

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Elle ressentit alors une sorte de vertige l'envahir. Sa main s'arrêta sur la poignée, elle était comme pétrifiée.

« Entrez, je vous en prie. N'ayez pas peur ».

Cette seconde phrase déclencha le signal électrique dans son cerveau qui lui permit d'abaisser la poignée.

La porte s'ouvrit sur un couloir sombre donnant sur la salle d'où la voix semblait provenir.

Malgré une inquiétude grandissante, quelque chose la poussait à entrer.

Elle découvrit une grande pièce plongée dans la pénombre. Les persiennes fermées laissaient passer quelques fins fils de lumières poussiéreuses.

Les yeux de l'infirmière mirent quelques instants à distinguer les éléments du salon. La décoration était en tout point similaire à tout appartement occupé par des personnes âgées. Le mobilier et les tapisseries poussiéreuses au ton crème, n'avaient pas été changés depuis la nuit des temps.

De l'autre côté, un vieil homme était assis sur un fauteuil de cuir très usé.

« Approchez Madame. N'ayez pas peur du vieil infirme que je suis.

Pourtant Zalie restait là, immobile. Son malaise ne la quittait pas.

Elle voyait les murs et le mobilier vaciller comme un mirage.

« S'il vous plait, aidez-moi ».

En une fraction de seconde, son professionnalisme reprit le dessus et la fit sortir de sa torpeur. Elle s'approcha du vieil homme qui était visiblement aveugle et malade.

Elle posa sa trousse sur le guéridon et commença à sortir son nécessaire médical.

« Non écoutez moi. Vous n'y êtes pas.

Mon épouse n'est pas rentrée. Vous êtes mon seul espoir pour la retrouver. Soyez mes yeux !
Soyez mes jambes ! Je vous en prie ».

Il marche. Les yeux pleins de larmes, il marche. Où est-elle ?

Il la cherche depuis ce matin. Elle est si fragile.

Il a quadrillé le quartier, questionné tout le monde : les voisins, les commerçants, les passants.
Personne ne l'a vu. Tous partagent ses craintes.

C'est jour de marché et le cours Julien grouille de vie. Les commerçants chantent aux passants, les louanges de leurs étales chatoyants. Les parasols aux mille couleurs offrent un refuge ombragé et frais où les clients plaisantent. On négocie, on s'interpelle bruyamment, comme sa mère pouvait le faire à l'époque.

Enfant, il restait toujours près d'elle de peur de la perdre dans la foule. Elle était si petite, si menue. Il n'aurait jamais pu la retrouver.

Ni hier, ni aujourd'hui.

C'est ici qu'il a grandi, dans ces ruelles étroites aux murs bariolés par les graffitis ; toujours remplies de monde. Il se souvient des sermonnages parce qu'il jouait au ballon au lieu d'étudier. Il se souvient de la fierté dans ses yeux lorsqu'il devint bachelier, puis bien plus tard docteur en archéologie.

Les larmes coulent le long de son visage ; il ne la trouvera pas ici. Elle est allée ailleurs. Mais où ?

Elle aurait pu simplement rentrer chez elle, avec ses courses comme elle l'a toujours fait.

Ça faisait tellement longtemps qu'il n'y était pas allé. Trop de souvenirs, trop de chagrins, trop d'absences, de silence. Quelle désolation ce grand appartement si vide.

Ou alors, elle est allée au centre social où elle avait ses habitudes, ses amies.

Alzheimer, quelle terrifiante maladie. Ne plus se souvenir, ne plus être en capacité de faire les gestes les plus anodins, perdre son autonomie. Il ne le supporterait pas. Quel drame pour ce gamin.

Le commissaire Breton a tout de suite pris cette disparition au sérieux. Ces fugues sont très fréquentes chez les malades. Mais vu son âge et la chaleur, les probabilités de survie sont minces si on ne la retrouve pas rapidement. C'est une course contre la montre.

Son enquête a démarré ce matin par la maison de retraite. Cet endroit lui faisait froid dans le dos, tout y était gris, aseptisé, anonyme.

Le personnel de l'établissement avait décrit une femme déjà très atteinte. Elle avait quitté notre univers depuis un petit moment déjà. Elle revenait parfois à la vie par un regard plus appuyé ou quelques mots à un ange.

Comment avait-elle pu quitter l'établissement sans être vu ? et pourquoi ?

Le commissaire avait bien sa petite idée. Il la redoutait même : partir pour mourir avec les siens ou chez soi. C'est comme ça qu'il voudrait lui-même quitter ce monde le jour où son heure arriverait.

Et pourtant...

Pourtant elle n'est pas retournée chez elle. Evidemment, cela eut été trop facile.

Ses hommes l'ont cherché partout, jusqu'aux endroits les plus sordides : caves, squats, caniveaux, bennes à ordures...

La journée s'achève et toujours rien.

Sa dernière piste, l'ancien centre social du cours Lieutaud. Il semblerait d'après les derniers interrogatoires qu'elle y passait tout son temps avant que la maladie prenne le dessus.

Autour d'elle tout est noir. Ce tunnel est sans fin.

Elle ne distingue rien avec cette sorte de suie obscure et poussiéreuse.

Elle ne contrôle rien, son corps se déplace trop vite à son goût.

Elle est complètement effrayée par ce ténébreux boyau. Il faut qu'elle arrive maintenant. Soudain, elle aperçoit la lumière au loin. Son supplice va prendre fin. Elle sent la vitesse se réduire. La lumière se rapproche. Elle entre enfin dans cette clarté bienveillante.

Les portes du métro s'ouvrent enfin sur le quai de la station Notre-Dame-du-Mont.

Lorsque Zalie sort enfin à l'air libre, elle prend une grande bouffée d'oxygène. La place grise et bétonnée est couverte de déchets. C'est toujours ainsi après le marché.

Elle expire lentement pour évacuer sa crise de claustrophobie et les tensions accumulées depuis cette mauvaise nuit, puis repense à cette tournée sans fin, à présent derrière elle, à sa promesse.

Elle revoit ce vieil homme assis sur son fauteuil plongé pour toujours dans les ténèbres. Elle ne pouvait pas refuser.

Comment faire pour retrouver quelqu'un que l'on n'a jamais vu ?

Elle a regardé toutes les photos sur les murs pour imprimer son visage, son allure. Cela suffira-t-il ?

Dès la fin de son intervention au 5^{ème} elle s'est rendue au commissariat, avant de finir sa tournée, pour signaler la disparition. Mais personne ne l'a prise au sérieux. Comme une idiote, elle était tellement émue face à la détresse de ce vieil homme qu'elle en a oublié de lui demander son identité. « Et puis une enquête pour disparition inquiétante de personne âgée est en cours dans le quartier ; il doit sans doute s'agir de la même personne », lui dit le policier. « L'enquête de voisinage a dû favoriser le bouche-à-oreille pendant le marché. Ne vous inquiétez pas ma petite dame, il s'agit sans doute de la même personne ».

Décontenancé par le comportement du policier, Zalie ne pouvait se contenter de rester passive. Elle mènerait donc sa propre enquête, elle en avait fait la promesse.

La voici donc à la recherche d'une vieille femme qu'elle n'a jamais vu. Elle doit être un peu folle avec toute la comptabilité qui l'attend.

Tout à coup, elle aperçoit au loin une silhouette toute menue de vieille dame qui quitte la place en direction des escaliers qui mènent vers le cours Lieutaud. Sa vue de loin laisse à désirer mais la morphologie pourrait correspondre avec la disparue. Se pourrait-il que ce soit si simple ? ce serait une incroyable coïncidence.

Pour ne pas prendre le risque de la perdre, elle traverse en courant la place.

Concentrée par son objectif elle manque de renverser un petit garçon qui court après son ballon. Cet incident a détourné son attention quelques instants. La silhouette a disparu de son champ de vision mais elle ne peut être qu'en train de descendre les escaliers.

Arrivée en haut des marches, la vue est imprenable sur des kilomètres par le corridor sans fin que constitue la percée de la rue Estelle sur la rue Grignan.

Personne. Il n'y a personne dans les escaliers.

A moins qu'elle soit rentrée dans un des immeubles juste avant. C'était alors une fausse piste ? C'est tout à fait possible après tout.

Ou alors...elle a pris l'entrée du métro quelques dizaines de marches plus bas. Zalie déteste cet endroit crasseux et puant, mais elle doit en avoir le cœur net. Il lui faut absolument arriver avant qu'elle ne monte dans la rame.

Elle descend les marches quatre à quatre, s'engouffre dans l'antre empesté l'urine et court aussi vite qu'elle le peut vers les quais.

Le prochain ne passera que dans quelques minutes. Il n'est donc pas trop tard.

Elle regarde partout mais aucune trace de cette dame.

Zalie revient à la réalité. Cette recherche est du délire. Une demande désespérée d'un vieil homme, peut-être sénile qui sait.

La fin de journée n'est plus très loin. A quoi bon...Et puis si ça se trouve, cette femme était peut-être celle recherchée par la Police ? Ou peut-être est-elle tout simplement rentrée un peu plus tard que d'habitude.

C'est décidé, elle rentre.

Elle descend les marches de l'escalier monumental et tourne sur le cours embouteillé. Les gaz d'échappement rendent l'air irrespirable et constitue un brouillard nauséabond rendant sa vue moins précise, d'autant qu'on est entre chien et loup.

Pourtant, elle ne rêve pas. La même silhouette vient d'apparaître quelques dizaines de mètres devant elle. Ce n'est pas possible !

La vieille dame est immobile et fait face à un bâtiment.

Zalie accélère le pas. Elle n'est plus très loin maintenant.

Tout à coup la vieille dame regarde dans sa direction. Elle voit nettement son visage. C'est bien elle, cela ne fait plus aucun doute. Elle y est arrivée, elle l'a retrouvée. Mais quelque chose ne va pas. Elle ressent comme un froid glacial l'envahir, une sorte de décharge le long de sa colonne vertébrale. Un malaise, la fatigue sans doute.

La vieille femme se tourne à nouveau vers le bâtiment et y pénètre.

La grille de métal rouillée n'a pas été relevée depuis de nombreuses années, se dit le commissaire au regard de la tonne de courriers, de feuilles mortes et d'immondices accumulés pendant des mois, voire des années. Les vitres sales et poussiéreuses du centre social ont été badigeonnées au blanc de Meudon.

Elle ne peut pas être ici. Il n'y a plus rien.

Résigné, le commissaire, rebrousse chemin quand il surprend quelques mots d'une discussion dans une ruelle voisine : « vous avez vu ma mère »... « je crois qu'elle est rentrée »... « clé »...

Zalie est abasourdie. Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Elle n'a pourtant pas rêvé !

L'entrée est celle d'un centre social à l'abandon. Une grille empêche toute entrée et visiblement depuis longtemps. Est-elle à ce point fatiguée qu'elle est victime d'hallucinations ?

Il y a forcément une logique.

A cette heure-ci l'œil a du mal à apprécier les distances. Sa protégée a très certainement tourné juste après.

La rue est sombre et dans un état dramatique. Pas mal d'encombrants, des nids de poule en nombre, une énorme benne à gravas rend l'accès impossible aux véhicules. En face, quelques marches mènent à une porte de métal corrodée.

Un jeune homme y est recroquevillé.

Prudence se dit-elle, c'est peut-être un paumé ou un drogué.

Il pleure. Bachir lève la tête et voit une femme qui l'observe. Il sèche ses larmes et se redresse.

Elle recule.

« N'ayez pas peur Madame. Je suis simplement à la recherche de ma mère depuis ce matin. »

- « Excusez -moi...votre mère ?..., elle semble abasourdie par son information. « ...L'avenue du Manoir...ça vous dit quelques choses ?

- Mais oui évidemment ! »

Bachir sent une nouvelle énergie l'envahir. Se pourrait-il que cette femme sache où est sa mère ?

Zalie n'ose comprendre.

« C'est là que j'ai grandi Madame. »

Elle est à nouveau prise d'une sorte de vertige.

- Tout va bien Madame ?

Vous avez vu ma mère ? Vous savez où elle est ?

- Je ne sais pas...je...je ne sais plus...je crois qu'elle est rentrée dans ce bâtiment.

- Impossible, j'y ai pensé aussi. Mais cette porte est fermée à clé, tout comme l'entrée principale de l'autre côté.

- Je ...je ne comprends plus rien...Pourtant je suis certaine qu'elle est ici...Je ...

Je l'ai vu, marmonne-t-elle.

- Ah Commissaire ! alors vous voilà aussi au même résultat que moi. Une impasse ! », se désespère le jeune homme en regardant derrière elle.

Zalie se retourne et découvre un homme d'une grande prestance au regard sombre mais bienveillant.

Le commissaire s'approche de la porte et tente sans succès de l'ouvrir manu militari, puis revient sur ces pas.

Il réfléchit ? Qui est cette femme ? Sans doute une vieille connaissance ou une voisine. Elle l'aurait vu rentrer. Comment est-ce possible ? Peut-être à travers les vitres de l'entrée ? Admettons.

Il remonte au niveau de la porte. Il constate que la serrure est toute simple. Peut-être que son passe peut fonctionner. Il y a urgence à agir.

La clé rentre sans résistance.

La porte s'ouvre.

Bachir se précipite à l'intérieur.

Le commissaire et l'infirmière restent là, immobiles pendant quelques secondes.

- Qui êtes-vous Madame ?
- Je ...C'est une drôle d'histoire vous savez...je...Ce matin j'ai fait une intervention au 32 avenue du Manoir...et j'ai...enfin...j'ai rencontré un vieil homme qui m'a demandé de l'aide pour retrouver sa femme...

Un profond silence s'installe pendant qu'ils se regardent.

Un cri de douleur et de désespoir retenti de l'intérieur.

La mère de Bachir est assise sur un vieux sofa, sans vie au milieu de jouets, de dessins d'enfants multicolores, de travaux d'arts créatifs, de jeux de société.

Elle tient dans sa main une clé, un passe provenant sans doute de la maison de retraite.

La rigidité du corps ne fait aucun doute.

« Je suis sincèrement désolée Monsieur Ziab. La mort a sans doute eu lieu dans la matinée. Regardez son sourire. Elle s'est éteinte dans un lieu de souvenir heureux.

Zalie au-delà de l'émotion du jeune homme est complètement retournée. Il s'agit bien de la femme qu'elle a vu il y a quelques minutes. Elle étouffe, elle a besoin d'air, elle va vomir de terreur.

Bachir embrasse sa mère une dernière fois et se relève.

« C'est vrai Commissaire ! Avec la mort de mon père, elle ne supportait plus d'être chez elle. Elle était bien mieux ici.

Je lui ai dit plusieurs fois de vendre ou du moins de redécorer mais elle ne voulait toucher à rien. Elle en avait fait un sanctuaire du passé où la pièce maîtresse était le vieux fauteuil en cuir de mon père. »

Tous deux regardent l'infirmière complètement submergée par les événements.

Le commissaire pose sa main sur son épaule : « ça va aller. Tout va bien se passer ».

Chacun sait qu'une chose incroyable va les unir à tout jamais.